

LES TROUBLES DU LANGAGE SOCIOLOGIQUE DANS LA COMPARAISON INTERNATIONALE : LE CAS DES MÉDIAS DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU CHIAPAS ET EN PALESTINE

Benjamin Ferron

De Boeck Université | *Revue internationale de politique comparée*

2012/1 - Vol. 19
pages 75 à 93

ISSN 1370-0731

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-internationale-de-politique-comparee-2012-1-page-75.htm>

Pour citer cet article :

Ferron Benjamin, « Les troubles du langage sociologique dans la comparaison internationale : le cas des médias des mouvements sociaux au Chiapas et en Palestine »,
Revue internationale de politique comparée, 2012/1 Vol. 19, p. 75-93. DOI : 10.3917/ripc.191.0075

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Université.

© De Boeck Université. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES TROUBLES DU LANGAGE SOCIOLOGIQUE DANS LA COMPARAISON INTERNATIONALE : LE CAS DES MÉDIAS DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU CHIAPAS ET EN PALESTINE

Benjamin FERRON

« Lorsque dans une interaction l'acteur présente un produit à d'autres personnes,
il a tendance à ne le leur montrer que dans sa forme finale
et à se faire juger en fonction d'une matière finie, polie et empaquetée »
Erving Goffman¹

Quelles contraintes d'écriture présente la comparaison internationale fondée sur les cas² ? Quelles ressources offre le langage scientifique pour les dépasser ? Dans un travail de recherche³, je compare les stratégies de communication médiatique de mouvements sociaux du « Sud » auprès de publics du « Nord » : le néozapatisme du Mexique et le mouvement anti-occupation en Palestine-Israël. Tout se passe comme si ces deux mouvements, proches de la mouvance altermondialiste, investissaient des ressources dans la recherche d'alliés étrangers et la construction d'arènes médiatiques alternatives pour compenser une position politiquement et médiatiquement dominée au plan national. Ce faisant, ils se trouvent pris dans une « course aux armements symboliques »⁴ qui a des effets rétroactifs sur leurs pratiques et représentations politiques. Cet article expose les « troubles du langage sociologique », pour reprendre l'expression de

1. GOFFMAN E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Tome 1, La présentation de soi, Paris, Éditions de minuit, 1973 (trad. Alain Accardo), p.48.

2. Je remercie Sophie Rétif et Mireille Lapoire pour leurs remarques sur des versions antérieures de cet article, ainsi que les coordinatrices de ce numéro et les lecteurs anonymes de la *Revue Internationale de Politique Comparée*. Les affirmations et des éventuelles erreurs de ce travail sont de ma seule responsabilité.

3. FERRON B., *Les répertoires médiatiques des mobilisations altermondialistes (Mexique-Chiapas, Israël-Palestine, 1994-2006)*. Contribution à une analyse de la société transnationale, Rennes, thèse de doctorat en science politique, Université de Rennes 1, 2012.

4. NEVEU É., « Médias, mouvements sociaux, espaces publics », *Réseaux*, n°98, 1999, p. 43.

Jean-Claude Passeron⁵, apparus dans l'étude comparée de ce jeu à plusieurs niveaux.

Selon Howard Becker, les sciences sociales ont tout à gagner à simplifier leur style d'écriture, à se débarrasser d'un jargon aussi obscur qu'inutile, à épurer la logique de l'argumentation, et se rendre ainsi plus accessible⁶. Cependant, la simplicité de l'écriture peut trahir le simplisme de l'analyse : face à une réalité sociale complexe et hiérarchisée, l'enchevêtrement du réel ne doit-il pas se retrouver dans le langage utilisé pour l'analyser ?⁷ La construction d'une comparaison internationale est aussi bien une affaire de méthode d'enquête que de techniques d'écriture : il s'agit de trouver des formes de rédaction qui décrivent et expliquent non seulement les relations objectives entre des acteurs hétérogènes, mais également les luttes menées par les acteurs pour imposer des représentations légitimes de l'ordre social.

La recherche part de l'hypothèse que l'apparition, dans la division du travail militant, de spécialistes de l'information journalistique et de la communication médiatique (processus auquel renvoie le néologisme de « médiactivisme »)⁸ n'est possible que si les agents produisent ou intériorisent des catégories de perception et de jugement communes, qui s'actualisent dans des activités et des routines organisationnelles relativement comparables entre elles. Or, on peut se demander comment des représentations et pratiques collectives peuvent se développer dans des contextes socialement aussi distincts que le Mexique et Israël-Palestine. L'objectif du travail est de comprendre les conditions sociales de possibilité et les effets pratiques de ces catégories normatives, qui contribuent à asseoir un relatif consensus transnational reposant schématiquement sur la lutte contre la mondialisation néolibérale et l'hégémonie des médias dominants. Les acteurs de ces mouvements utilisent ainsi un champ lexical polémique et des procédés rhétoriques par lesquels ils se positionnent politiquement. Une des questions sous-jacentes de l'écriture d'une telle comparaison est celle de la rupture avec des prénotions militantes parfois sophistiquées.

L'exposé des contraintes et stratégies d'écriture de ce travail se fera en deux temps. Je montrerai d'abord comment j'ai été amené à distinguer différents registres d'écriture dans la comparaison : l'écriture militante, l'écriture experte et l'écriture scientifique. La reprise experte du vocable et

5. PASSERON J.-C., cité dans BECKER H.S., *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Paris, Économica, 2004, p. ix.

6. BECKER H.S., *op. cit.*, 2004.

7. BOURDIEU P., *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, cité dans PERROT M., DE LA SOUDIÈRE M., « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communications*, n°58, 1994, p. 8.

8. CARDON D., GRANJON F., *Médiactivistes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010.

des comparaisons indigènes risque de conduire à des biais normatifs : l'analyse comparée implique donc un travail de déconstruction sémantique. Ensuite, j'indiquerai comment j'ai articulé différents niveaux de comparaison dans le processus d'écriture. Les deux cas étudiés sont en effet hétérogènes et en partie interdépendants, en raison de l'appui dont les militants palestiniens et mexicains bénéficient auprès de groupes de soutien nord-américains et européens. Il s'agit donc à la fois de conserver la singularité des terrains empiriques, de monter en généralité en les comparant, et de déterminer les effets de cette interdépendance.

Distinguer les registres d'écriture dans la construction de la comparaison

La première difficulté consiste à distinguer les usages indigènes et scientifiques du syntagme « média alternatif » ; la seconde, à se distancier des comparaisons internationales de sens commun ; la troisième, à se positionner dans les luttes sémantiques parfois virulentes, entre militants et entre chercheurs, sur les conflits israélo-palestinien et du Chiapas. L'analyse de ces difficultés montre l'intérêt épistémologique de la « désimbrication » des registres d'écriture dans une comparaison internationale.

Langage indigène versus langage scientifique

Si la construction de l'objet en sciences sociales implique une rupture avec le langage ordinaire, les techniques d'opérationnalisation de cette rupture dans le langage scientifique sont rarement détaillées, *a fortiori* dans le cas d'une comparaison internationale. Dans mon cas, les « médiativistes » sont bien souvent des professionnels de l'écriture publique, utilisant parfois des armes symboliques fournies par les sciences sociales, dont le chercheur se sert lui-même pour analyser leurs pratiques (mise sur agenda, répertoire d'action, stratégies médiatiques). Cette situation rend le travail d'objectivation délicat. Dans ces conditions, où la stabilisation du vocabulaire est déjà tout un travail sur un seul terrain, la comparaison de deux terrains implique des précautions d'écriture particulières.

L'usage des mêmes termes dans des contextes culturels et linguistiques différents doit être questionné. Des mots identiques peuvent avoir des significations différentes, et des mots différents, des significations identiques⁹. Ma comparaison internationale porte sur des populations de langues différentes. Outre la maîtrise de certaines d'entre elles (français, anglais,

9. BADIE B., HERMET G., *La Politique comparée*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 24-25.

espagnol), ceci implique des opérations constantes de traduction et la prise en compte du fait que le langage structure des visions du monde relativement incommensurables entre elles. Ainsi, la culture des communautés indigènes du Chiapas ou la culture arabo-musulmane des Palestiniens n'est pas toujours évidente à saisir dans le langage d'un observateur occidental. Le terme « information » par exemple conserve une signification religieuse dans la langue arabe qu'il a perdue en français ou en anglais¹⁰. De même, le terme « militer » ne veut pas dire la même chose lorsqu'on le fait à temps plein dans un camp de réfugié en y risquant sa vie, ou de façon plus épisodique dans un quartier étudiant d'un grand centre urbain.

Durkheim propose une solution pragmatique au problème. Constatant que l'on part toujours du concept vulgaire dans la pratique scientifique, il propose de conserver ce dernier s'il permet de regrouper des faits qui présentent suffisamment de traits communs, ou de créer des termes nouveaux dans le cas inverse¹¹. Dans cette logique, l'enquête s'est construite initialement autour de la notion indigène de « média alternatif ». J'ai cependant distingué les usages militants et scientifiques du syntagme. L'expression *alternative media* est en effet politiquement et historiquement située : elle naît dans la contre-culture étatsunienne des années 1960-1970, avant d'être importée en Europe et en Amérique latine¹². De plus, son usage est contesté par une partie des militants interrogés. Ils préfèrent souvent d'autres termes jugés plus adéquats (« presse libre », « presse indépendante »). Définir l'objet implique de regrouper les pratiques et processus de production et de diffusion qui distinguent ces « médias alternatifs » des « médias dominants » (la qualification de ces derniers étant elle-même un enjeu de luttes).

Le terme « média alternatif » n'a pas la même signification pour des étudiants politisés de l'Université de Tel Aviv ou de Mexico, des réfugiés palestiniens des camps de Cisjordanie, ou des Indiens néozapatistes du Chiapas. Ainsi, un journaliste et militant palestinien définit les « médias alternatifs » selon leur orientation politique favorable à la cause de son peuple, et y inclut les organes officiels de l'Autorité palestinienne, tandis qu'un journaliste israélien travaillant dans le même réseau d'ONG considère que les médias officiels palestiniens sont des organes de propagande peu fiables,

10. GLASS D., « The Global Flow of Information : a Critical Appraisal from the Perspective of Arab-Islamic Information Sciences », in HAFEZ K. (ed.), *Mass Media, Politics and Society in the Middle East*, Cresskill, New Jersey, Hampton Press Inc., 2001, p. 217-240.

11. DURKHEIM E., *Les règles de la méthode sociologique*, 5^e édition, Paris, Presses universitaires de France, Quadrige, 1990 (1937).

12. CHADAIGNE P.-J., *La communication alternative : la presse parallèle en France des années 60 à la fin des années 90*, Paris, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris II-Panthéon Assas, 2002. SIMPSON GRINBERG M. (eds.), *Comunicación alternativa y cambio social. I. América Latina*, México, La Red de Jonas, Premia Editora, 1989 (1986).

qui ne sont aucunement « alternatifs » : il met l'accent sur les qualités journalistiques du média.

De même au Mexique, le terme de « médias communautaires » est d'un usage courant dans les milieux militants. Mais ce consensus n'est qu'apparent. Alors que les militants des radios communautaires utilisent le terme « communauté » en un sens large (femmes, jeunes, pauvres, paysans, homosexuels, indigènes, etc.), les autorités mexicaines cherchent à le réduire aux communautés « indigènes », afin de contenir la mobilisation dans les limites institutionnelles des politiques « indigénistes »¹³. De plus, le terme « média communautaire » est critiqué par des militants plus radicaux, qui refusent les contacts avec l'État et revendiquent l'appellation concurrente de « médias libres ». Ces conflits d'appellation sont révélateurs de rapports de forces sous-jacents, et d'enjeux communs aux acteurs de ce microcosme.

Les similitudes entre les cas peuvent donc être soulignées sans simplifier à outrance les spécificités de chaque situation, à condition de se préserver de toute généralisation abusive et en tirant scientifiquement parti de la polysémie des termes : lorsque des catégories de la pratique acquièrent une force performative, non seulement le cas définit la catégorie conceptuelle, mais la catégorie finit par définir le cas¹⁴. De ce point de vue, le concept de « médias des mouvements sociaux »¹⁵ permet de rompre avec les catégories de la pratique en créant un idéal-type et de saisir l'objet de façon plus relationnelle. Le terme est peu utilisé par les acteurs et plus précis que « médias alternatifs » qui tend à les isoler des groupes mobilisés, qui pourtant contribuent pour une large part à les produire, les diffuser et les consommer. La comparaison internationale de « médias alternatifs » au Mexique et en Israël-Palestine joue un rôle déterminant dans l'objectivation du matériau. La comparaison met en effet en évidence l'existence de points communs au niveau des conditions de production, des producteurs et des contenus des médias alternatifs étudiés : 1/ une rhétorique de rupture avec l'ordre politique et économique dominant, dont les « *mainstream media* » ; 2/ une proximité des acteurs avec des groupes sociaux ou politiques dominés, dont ils se font les porte-parole dans l'espace public ; 3/ une forme d'exercice illégal ou illégitime du journalisme, qui déclenche généralement des réactions des autorités et des organismes professionnels de presse ; 4/ une spécialisation fonctionnelle des tâches militantes d'information et de communication du mouvement social, qui contribue à renforcer

13. CALLEJA A., SOLÍS B., *Con Permiso : La Radio Comunitaria en México*, México, AMARC México, 2005.

14. BECKER H., *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002, p. 199.

15. DOWNING J.D.H. (ed.), *Encyclopedia of Social Movement Media*, Thousand Oaks, Londres, New Delhi, Singapour, Sage, 2010.

l'autonomie relative de ces médias par rapport aux organisations du mouvement social.

Comparaisons internationales de sens commun versus comparaison scientifique

Mes recherches m'ont également confronté à des comparaisons spontanées des acteurs. Ces comparaisons portent par exemple sur des expériences de médias de mouvements sociaux dans d'autres pays ou à d'autres époques. Ces comparaisons sont régulièrement reprises dans les études militantes ou savantes sur ces médias, dont beaucoup relèvent de fausses comparaisons internationales, fondées sur la « juxtaposition de monographies sans tentative de synthèse approfondie, chaque chapitre présentant un cas isolé »¹⁶. La question de la comparabilité des objets n'est jamais explicitement posée sur un plan méthodologique : elle reste implicite, supposée et peu justifiée – ou alors en des termes normatifs¹⁷. La proximité des chercheurs à leur objet n'est sans doute pas indifférente à l'existence d'un tel impensé, repérable par exemple à l'absence de chapitres intermédiaires entre les études de cas, dans les comptes rendus de leurs enquêtes. C'est pourquoi une comparaison approfondie des logiques de production et de diffusion des médias des mouvements sociaux dans un nombre de cas limités apparaissait de prime abord comme le meilleur moyen de comprendre les ressorts concrets de l'engagement de leurs acteurs.

Par ailleurs, dans les discours « altermondialistes », les luttes palestinienne et néozapatiste font l'objet de comparaisons spontanées aussi bien que savantes. Un exemple typique de ces comparaisons est donné par l'ouvrage *Multitude*, de Mickael Hardt et Antonio Negri, où l'Intifada palestinienne et la lutte néozapatiste apparaissent comme des exemples types des nouvelles mobilisations contemporaines contre « l'Empire » néolibéral¹⁸. Les critères de distinction retenus ont moins pour but de comprendre leur sociogenèse, leur structure, leurs cadres de mobilisation, leurs répertoires d'action ou leurs effets politiques, que de les légitimer politiquement. La distinction entre travail scientifique et politique – distinction dont la légitimité même est contestée par des militants ou intellectuels engagés – implique donc de prendre de telles formalisations théoriques comme des objets d'étude.

16. VIGOUR C., *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*, Paris, La Découverte, 2005, p. 5.

17. Voir, par exemple, LANGLOIS A., DUBOIS F. (éds.), *Médias autonomes. Nourrir la résistance et la dissidence*, Montréal, Lux Editor, 2006.

18. HARDT M., NEGRI A., *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, (trad. N. Guihot), Paris, La Découverte, 10/18, 2004, p. 114.

Le mouvement néozapatiste est souvent considéré comme le « précurseur » du mouvement altermondialiste¹⁹. Ainsi, un rapport d'un centre de recherche du Chiapas interprète comme un *effet* du néolibéralisme les douze ans de militarisation du Chiapas entre 1994 et 2006 et la « guerre de basse intensité » menée contre les communautés néozapatistes²⁰. Pourtant, le thème de la « lutte contre le néolibéralisme » ne devient vraiment central dans la rhétorique néozapatiste que lorsque des réseaux transnationaux de solidarité se structurent (vers 1995-1996). Dix ans plus tard, le rapport entre la mobilisation des indigènes du Chiapas et la mondialisation néolibérale a été naturalisé et apparaît comme une évidence peu discutable, gommant tout le travail politique de construction d'un cadre d'injustice, suffisamment malléable pour avoir su mobiliser des sympathisants de nombreux pays²¹.

De façon similaire, à partir de la fin des années 1990 une série de rencontres entre des militants anti-occupation palestiniens et israéliens, et des réseaux militants européens et américains, aboutit à une tentative de requalification de la cause palestinienne en cause « altermondialiste ». En novembre 2002, le Centre d'Information Alternatif, une ONG israélo-palestinienne militante qui diffuse des informations et analyses sur l'occupation israélienne des Territoires occupés, publie ainsi un livret de cadrage sur le thème *Mondialisation et lutte palestinienne*²². Cependant, le rapport entre lutte palestinienne et néolibéralisme ne parvient à s'imposer que dans un cercle très restreint de militants : le processus de naturalisation observé dans le cas du Chiapas n'a pas lieu.

En étudiant, dans un contexte de « circulation internationale des idées »²³, des producteurs de cadres de mobilisation de deux mouvements qui se revendiquent de la lutte contre le néolibéralisme, l'enquête révèle les processus de construction des cadres d'injustice mobilisés, et l'existence d'une concurrence inégale pour l'accès aux médias et l'attraction de soutiens transnationaux, entre des mouvements qui occupent des positions d'*outsiders* dans leur cadre national respectif.

Ainsi, le chercheur est confronté à cette difficulté particulière de devoir travailler sur des réalités *déjà écrites* et *déjà comparées* par une fraction des

19. LE BOT Y., « Le zapatisme, première insurrection contre la mondialisation néolibérale », dans WIEVIORKA M. (éd.), *Un autre monde. Contestations, dérives et surprises dans l'antimondialisation*, Paris, Balland, Voix et Regards, 2003, p. 129-140.

20. HIDALGO DOMINGUEZ O., *Tras los pasos de una guerra inconclusa (doce años de militarización en Chiapas)*, San Cristóbal, CIEPAC, 2006.

21. OLESEN T., *International Zapatismo. The Construction of Solidarity in the Age of Globalization*, Londres, New York, Zed Books, 2005.

22. YAHNI S. (ed.), *Globalisation and the Palestinian Struggle*, Jerusalem, Alternative Information Center, col. Occasional Papers, 2002.

23. BOURDIEU P., « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°145, 2003, p. 3-8.

acteurs mêmes qui font l'objet de ses recherches. Il conviendrait donc de distinguer trois modes de comparaison²⁴ : les comparaisons de *sens commun*, fondées sur une appréciation spontanée des ressemblances ou des différences entre des situations ou des acteurs, dans un but pratique ; le comparatisme d'*expertise savante*, reposant sur une rationalisation des comparaisons de sens commun, dans le but d'évaluer les pratiques militantes ; les comparaisons *scientifiques*, reposant sur une rupture épistémologique avec les deux premières, leur prise en compte comme catégories de la pratique, et une définition non normative des objets et des critères de comparaison, dans un but essentiellement théorique.

Écrire en situation de « guerre sémantique »

La troisième difficulté tient au fait que la comparaison que je mène a pour objet des terrains de luttes non seulement physiques²⁵, mais aussi lexicales. Dans ces situations de « conflits asymétriques », l'ensemble des agents des champs de production symbolique (médias, école, université, église, institutions culturelles, etc.) sont susceptibles d'être mobilisés, au service de la propagande officielle ou de groupes dissidents²⁶. On peut se demander dans ces conditions comment opérationnaliser dans le langage scientifique le principe de neutralité axiologique de Weber. Les autorités israéliennes et mexicaines se sont en effet dotées d'un discours contre-insurrectionnel et les militants qui défendent la lutte palestinienne et néozapatiste développent, de leur côté, des stratégies de communication visant à contrer le discours officiel et à obtenir des soutiens étrangers²⁷. La complexité de cette guerre des symboles est redoublée par la professionnalisation des sources d'information ou de « contre-information » dans les deux conflits. Ce processus a contribué au fait que la production des « discours sur les discours » est elle-même devenue une spécialité militaire et militante : des soldats et des activistes sont spécifiquement affectés à des tâches de cadrage discursif des événements.

La multiplication des manuels ou des programmes pour « influencer les médias » en sélectionnant un vocabulaire qui se veut une alternative, une

24. Typologie inspirée de BOURDIEU P., PASSERON J. C., CHAMBOREDON C., *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas, 1968, p. 32-33.

25. Sur le cas israélo-palestinien, voir ROMANI V., « Enquêter dans les territoires palestiniens. Comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate », *Revue française de science politique*, vol. 57, n°1, février 2007, p. 27-45.

26. MATTELART A., MATTELART M., « Information et état d'exception », dans *De l'usage des médias en temps de crise. Les nouveaux profils des industries de la culture*, Paris, Alain Moreau, 1979, p. 243-289.

27. NORMAN J., *The Second Palestinian Intifada. Civil Resistance*, Londres, New York, Routledge, Studies in Middle Eastern Politics, 2010 ; OLESEN T., « Globalizing the Zapatistas : from Third World Solidarity to Global Solidarity ? », *Third World Quarterly*, vol. 25, n°1, 2004, p. 25-27.

« contre-rhétorique » aux interprétations adverses, en témoigne. Dans le cas du conflit israélo-palestinien, la guerre des mots, en particulier dans les médias, peut être très virulente. De nombreux journalistes ou chercheurs témoignent des difficultés à travailler sans se faire accuser de prendre parti pour l'un ou l'autre « camp »²⁸. Au terme d'un processus historique de polarisation de l'espace des possibles idéologiques, ces luttes opposent schématiquement les pro-israéliens et les pro-palestiniens. Les militants/journalistes du mouvement anti-occupation portent alors la controverse sémantique à plusieurs niveaux : la nature même du conflit (guerre ou occupation, terrorisme ou résistance), l'identité ou le statut des protagonistes (Arabes ou Palestiniens, résidents juifs ou colons) ou les liens de cause à effet entre les événements (représailles ou offensive, attaque ciblée ou massacre). L'exemple d'un manuel de « contre-rhétorique » produit par une ONG israélienne anti-occupation illustre cet investissement militant : les auteurs proposent un véritable dictionnaire alternatif donnant la « vraie définition » des termes utilisés par la propagande israélienne²⁹. Dans ce cas, le droit international ne fournit pas nécessairement un vocabulaire plus neutre puisque les acteurs utilisent l'arme juridique dans leur combat. De même, les groupes de chercheurs sur le conflit israélo-palestinien sont eux-mêmes souvent organisés autour des affinités politiques de leurs membres, qui ont des effets sur l'appareillage conceptuel et les prises de parti de leurs travaux³⁰.

Dans le cas de la médiatisation du conflit chiapanèque, les luttes pour la qualification du conflit et des protagonistes ont également pour enjeu la légitimation des positions de l'un des camps, schématiquement les pro-zapatistes et les pro-PRI (Parti de la Révolution Institutionnelle). Ainsi, la dénomination « Guerre du Chiapas » renvoie aux douze jours de conflit armé effectif qui suit l'insurrection néozapatiste du 1^{er} janvier 1994. Elle est utilisée volontairement par les néozapatistes et leurs sympathisants pour contrer la propagande gouvernementale et médiatique. Celle-ci vise à réduire le conflit à des troubles locaux menés par une poignée de « professionnels de la violence » manipulant des indigènes et menaçant « l'État de droit ». Du point de vue des insurgés, que les autorités refusent au départ de nommer « zapatistes », la qualification de guerre en 1994 permet non seulement de légitimer la lutte armée comme un mouvement de libération nationale confronté à un parti hégémonique, mais aussi de se faire reconnaître comme force belligérante par le gouvernement, afin de faire entrer le conflit dans le cadre du droit international de la guerre. De même,

28. FLEURY B., WALTER J. (éds.), *Les médias et le conflit israélo-palestinien*, Recherches textuelles, n°9, Université Paul Verlaine, Metz, 2008.

29. SCHAEFFER E., HALPER J., JOHNSON J., *Counter-rhetoric. Challenging « Conventional Wisdom » and Reframing the Conflict*, ICAHD, 2006.

30. Pour le cas de débats académiques entre historiens israéliens, voir PAPPE I., *Les démons de la Nakbah. Les libertés fondamentales dans l'université israélienne*, Paris, La Fabrique éditions, 2004.

l'usage répété par les néozapatistes d'oxymores telles que « cessez-le-feu offensif » dans les années qui suivent, peut être interprété comme un élément d'une stratégie visant à mobiliser l'opinion internationale en faveur de la cause, alors que les réseaux transnationaux de soutien se rétractent graduellement, et que la stratégie gouvernementale de « guerre de basse intensité » a pour effet de faire perdre au conflit sa « valeur d'information ».

Dans les deux cas, la lutte politique se joue dans la mise en mots des rapports de forces. En l'absence d'un lexique totalement neutralisé, le piège du vocabulaire reste présent pour le chercheur. Une stratégie consiste alors à mettre les termes polémiques entre guillemets, et de définir systématiquement les termes scientifiques, utilisés sans guillemets. Une autre stratégie, permettant d'éviter la multiplication des guillemets, consiste à annoncer que l'on se place du point de vue de tel ou tel acteur, et de le laisser s'exprimer dans ses propres termes dans un paragraphe. On peut également confronter des discours antagonistes dans un tableau à deux colonnes.

En définissant les objets comparés, en distinguant formellement les usages indigènes et scientifiques des raisonnements comparatistes, et en reconstruisant l'espace des points de vue sur les conflits étudiés, le chercheur se donne ainsi des moyens de rendre par l'écriture le fruit de son travail de recherche et d'analyse des luttes symboliques menées par les acteurs.

Articuler les niveaux de comparaison dans le processus d'écriture

Quels sont les effets sur l'écriture de ces outils de dépassement des contraintes liées à une comparaison internationale ? Ces effets s'observent dans les écrits intermédiaires produits au cours du processus de définition de la problématique et du cadre théorique, ainsi que dans l'élaboration du plan de travail, et la phase finale d'écriture.

Écriture théorique versus écriture empirique

Le travail de problématisation et de construction du cadre d'analyse théorique est passé par trois étapes principales. Mon intérêt initial se fonde sur un certain nombre de présupposés implicites des comparaisons internationales spontanées des militants altermondialistes. Cette perspective trouve son terrain d'expression dans la thèse de la « Quatrième Guerre Mondiale »³¹, selon laquelle les formes d'exploitation et d'échange inégal, induits par le développement sans précédent du capitalisme financier à la

31. MARCOS S.-C., « La quatrième guerre mondiale a commencé », *Le Monde Diplomatique*, août 1997, p. 1, 4-5.

fin du XX^e siècle, auraient conduit à la formation de nouveaux mouvements de résistance à travers la planète, reliés entre eux par les technologies modernes de communication. Je postulais ainsi une comparabilité objective des mouvements de résistance en Palestine et au Chiapas, expliquant par là les similarités des stratégies médiatiques des altermondialistes propalestiniens et prozapatistes. Reprenant le modèle d'analyse des « systèmes-monde », on pouvait se représenter, de façon schématique, mais plausible, les logiques de circulation internationale des idées altermondialistes comme un va-et-vient entre « mouvements anti-systémiques » du Nord et du Sud, du Centre (Europe, Amérique du nord) aux Périphéries (Palestine, Chiapas) en passant par des Semi-Périphéries (Israël, Mexico). J'ai peu à peu précisé cette analyse. Il s'agit moins, en effet, de comparer les deux zones que les stratégies des acteurs pour accéder à des arènes publiques et y légitimer des cadrages alternatifs (et, en partie, convergents) des conflits chiapanèque et israélo-palestinien. Une approche centrée principalement sur les structures rendait difficile l'articulation entre niveaux « macro » (le système-monde capitaliste) et « micro » (les pratiques concrètes des militants). D'autre part, cette approche introduisait dans l'analyse scientifique des visions du monde mi-savantes, mi-politiques, avec toutes les difficultés scientifiques que pose un tel mélange des genres.

Une seconde phase de problématisation s'est alors ouverte, que l'on peut qualifier de constructivisme radical. Il s'agissait de penser la convergence du traitement alter-médiatique des deux conflits comme le pur produit d'un discours militant qu'on pourrait appeler le « nouvel esprit de l'anticapitalisme » : les médias alternatifs, destinés aux militants de groupes politiques de gauche, constitueraient un des principaux lieux d'inscription de cet esprit, jouant en cela un rôle analogue aux manuels de *management* destinés aux cadres des entreprises capitalistes. Comme l'ont montré Luc Boltanski et Ève Chiapello : « à la façon des livres d'édification ou des manuels d'instruction morale, ils pratiquent l'*exemplum*, sélectionnent les cas retenus selon leur valeur démonstrative – ce qu'il faut faire *versus* ce qu'il ne faut pas faire – et ne retiennent de la réalité que les aspects propres à conforter l'orientation qu'ils souhaitent impulser »³². La lecture de cette presse alternative permettrait ainsi de retracer le processus de reconstruction de la critique sociale, depuis le milieu des années 1990. Des entités comme le « néolibéralisme » ou l'« altermondialisme » ne seraient rien d'autre en ce sens, pour reprendre une expression de Berger et Luckmann, que « d'immenses édifices de représentations symboliques qui semblent s'élever au-dessus de la réalité de la vie quotidienne comme des présences gigantesques d'un autre monde »³³. Dans ce travail d'édification symbolique,

32. BOLTANSKI L., CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, p. 95.

33. BERGER P., LUCKMANN T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 60.

les médias altermondialistes produisent et diffusent un langage commun, dans une double opération de médiation et de médiatisation entre des réseaux d'acteurs situés dans des contextes trop différents pour permettre, sans eux, une construction transnationale du consensus³⁴.

L'intérêt d'une approche critique et désenchantée de l'objet est évident. Bob Clifford montre ainsi l'importance que certains mouvements sociaux des pays du Sud, en particulier le mouvement néozapatiste, accordent au « *marketing* de la rébellion » pour séduire des publics occidentaux³⁵. Mais une approche constructiviste radicale peut aussi conduire à des apories. D'une part, si tout est construit, alors on risque de perdre jusqu'à la notion de causalité. D'autre part, certains usages du constructivisme apparaissent autant comme des outils scientifiques que des moyens pour délégitimer ou acquérir du pouvoir sur les groupes ainsi « déconstruits »³⁶.

Une fois repérés l'intérêt et les limites de ces approches, il ne s'agit plus de poser *a priori* un cadre théorique. Le travail de terrain implique en effet de se confronter à des réalités d'une très grande richesse et de « laisser parler les objets »³⁷. J'ai ainsi réalisé soixante-dix-huit entretiens semi-directifs auprès de journalistes, de militants et d'intellectuels des mouvements anti-occupation et néozapatiste, des phases d'observation participante entre 2005 et 2007, et récolté un vaste corpus de journaux, rapports, vidéos, sites Internet et émissions de radio permettant de tester l'hypothèse initiale de convergence des cadres de mobilisation et pratiques militants. Une fois cerné le noyau dur des croyances communes aux militants, il s'agit de comprendre sociologiquement les conditions sociales de production, de diffusion et l'objectivation de ces cadres dans des pratiques, tout en montrant que ces croyances sont loin d'être homogènes et qu'elles font l'objet de traductions, de déformations, d'interprétations contradictoires. L'écriture se fait dans un premier temps sur un mode très proche de la *grounded theory*, sous la forme de synthèses monographiques tirées de mes données empiriques, sur chacun de deux terrains³⁸. Les difficultés à monter en généralité apparaissent vite, et la confrontation des deux monographies conduit à réécrire avec une armature théorique plus solide.

34. KLANDERMANS B., « The Formation and Mobilization of Consensus », *International Social Movement Research*, n°1, 1988, p. 173-196.

35. BOB C., *The Marketing of Rebellion. Insurgents, Media and International Activism*, Cambridge University Press, 2005.

36. ROSAT J.-J., « Le constructivisme comme outil de pouvoir aux mains des intellectuels », *Revue Agone*, n°41-42, 2009, p. 245-259.

37. PÉCHU C., « Laissez parler les objets ! De l'objet des mouvements sociaux aux mouvements sociaux comme objets », dans FAVRE P., FILLIEULE O., JOBARD F. (éds.), *L'atelier du politiste*, Paris, La Découverte, 2007, p. 59-78.

38. GLASER B.G., STRAUSS A.L., « La production de la théorie à partir des données », *Enquête*, n°1, 1995, p. 183-195.

Juxtaposer ou incorporer ? L'élaboration du plan de travail

Le travail d'élaboration du plan passe par une série d'étapes qui reflètent les deux principales difficultés rencontrées dans cette comparaison : l'articulation entre discours indigène et discours scientifique, d'une part, et l'articulation des niveaux d'analyse, d'autre part. Au cours de la première étape de problématisation, le plan est le reflet d'une tentative de « plaquer » un cadre d'analyse théorique sur un objet. Ce premier plan est structuré en entonnoir inversé, qui va de l'exposition de cadres d'analyse généraux à une application de ceux-ci à des terrains. Il s'agit dans une première partie de présenter une réflexion articulant des analyses critiques de l'ordre international, de la mondialisation de la communication, des « mouvements anti-systémiques ». Dans les deux parties suivantes, j'applique ce cadre à mes deux terrains, au Mexique (réseau néozapatiste, RNZ) puis en Israël-Palestine (réseau anti-occupation, RAO). Ce plan est insatisfaisant : il juxtapose en effet le cadre théorique et les données empiriques, au lieu de les confronter, dans une perspective très déductive. En inversant l'ordre des parties, on peut présenter d'abord les deux terrains, pour ensuite en tirer les conclusions théoriques dans une troisième partie. L'objectif est de passer d'une démarche déductive à une démarche inductive, de la descente en singularité à la montée en généralité. Si cette inversion constitue un progrès dans la démarche de recherche, elle échoue cependant à faire sortir l'analyse de la fausse comparaison qu'impliquait la juxtaposition des deux cas, et implique un grand écart méthodologique entre l'étroitesse des terrains et l'ampleur des conclusions.

Encadré 1 : Juxtaposition des cas dans le plan de thèse

PLAN 1 : JUXTAPOSITION DES CAS		
Partie 1	Cadre théorique	Critères de comparaison
<i>Chap. 1</i>	<i>Critère de comparaison 1</i>	<i>Contextes politiques et économiques</i>
<i>Chap. 2</i>	<i>Critère de comparaison 2</i>	<i>Production et producteurs de médias alternatifs</i>
Partie 2	Cas 1	RNZ
<i>Chap. 3</i>	<i>Critère de comparaison 1</i>	<i>Contextes politiques et économiques</i>
<i>Chap. 4</i>	<i>Critère de comparaison 2</i>	<i>Production et producteurs de médias alternatifs</i>
Partie 3	Cas 2	RAO
<i>Chap. 5</i>	<i>Critère de comparaison 1</i>	<i>Contextes politiques et économiques</i>
<i>Chap. 6</i>	<i>Critère de comparaison 2</i>	<i>Production et producteurs de médias alternatifs</i>

Dans un second temps, je refonde donc entièrement le plan, cherchant à incorporer de manière très poussée les deux études de cas. Il s'agit de

comparer les espaces de production des médias alternatifs du réseau anti-occupation et du réseau néozapatiste à trois niveaux, correspondant à trois parties distinctes de la thèse : leurs conditions sociales de production (socio-génèses et contextes), les propriétés et trajectoires sociales de leurs producteurs (sociologie des acteurs), le contenu et la diffusion de leurs produits (analyse des répertoires discursifs et formes de médiatisation). Dans ce plan, il n'est plus question de juxtaposer théorie et empirie, ni de juxtaposer des études de cas : le travail comparatif en tant que tel trouve à se loger au niveau des paragraphes, voire de la syntaxe des phrases. On peut formaliser sous la forme suivante un enchaînement argumentaire comparatiste : « *les cas A et B sont comparables selon les critères x et y, que l'on peut décliner en variables x1 x2, x3, et y1, y2, y3. L'observation montre cependant que si les cas subissent des variations semblables sur les variables x1, x3 et y1, ils diffèrent sur les variables x2, y2 et y3* ».

Encadré 2 : Incorporation des cas dans le plan de thèse

PLAN 2 : INCORPORATION DES CAS		
Partie 1	Critère de comparaison 1	Conditions sociales de production des médias
<i>Chap. 1</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
<i>Chap. 2</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
Partie 2	Critère de comparaison 2	Propriétés et trajectoires sociales des agents
<i>Chap. 3</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
<i>Chap. 4</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
Partie 3	Critère de comparaison 3	Contenu et diffusion des produits éditoriaux
<i>Chap. 5</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
<i>Chap. 6</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>

Si le plan précédent impliquait une fausse comparaison, celui-ci tendait à une comparaison permanente. Pour prendre un exemple, je cherche à tester l'hypothèse selon laquelle l'investissement de mouvements sociaux dans des réseaux de communication alternatifs est en corrélation inverse de l'évolution de leurs taux de profits médiatiques dans la presse conventionnelle. La comparaison peut être formulée de la façon suivante : « *alors que le mouvement néozapatiste bénéficie d'une couverture ample et favorable en 1994-1996, il suscite dans les années suivantes un intérêt décroissant des médias conventionnels – phénomène qui le conduit à organiser des relances périodiques de ses alliés transnationaux à travers son réseau de*

communication, notamment en 2001. À l'inverse, le mouvement anti-occupation pâtit en 2000-2002 d'une couverture journalistique principalement tournée vers les groupes utilisant des répertoires d'action violents (armée israélienne ou combattants palestiniens). Cependant, bénéficiant en 2003 d'une structure d'opportunités politiques et médiatiques ouverte par le mouvement contre l'intervention étasunienne en Irak, la nécessité et l'urgence d'un réseau transnational de médias alternatifs apparaissent dès lors moins prégnantes que dans le cas du Chiapas ».

Un tel plan est certes plus séduisant, car il force à la comparaison, mais il n'en comporte pas moins trois sérieuses limites. La première limite est sa faisabilité, étant donné les difficultés pratiques à articuler une comparaison à un niveau de granularité si étroit, à partir de terrains si hétérogènes. La seconde limite est son intelligibilité pour le lecteur. On m'a fait judicieusement remarquer que le plan que je proposais avait toutes les chances de désorienter totalement quelqu'un qui ne connaîtrait pas en détail le contexte du conflit israélo-palestinien ou du conflit au Chiapas, ou les mouvements sociaux étudiés. La troisième limite est que le plan proposé rend difficile la montée en généralité.

Prenant acte de ces critiques, j'élabore un troisième plan plus souple et plus dynamique, procédant à une intégration progressive des deux cas comparés. Il s'agit dans une première partie de présenter séparément les cas, afin de familiariser le lecteur avec mes terrains et de contextualiser les données, avant de les analyser de façon plus poussée au fil des chapitres. Ainsi, la première partie analyse le processus d'« altermondialisation » des réseaux anti-occupation et néozapatiste, dans les années 1994-2006, et l'autonomisation en leur sein d'une spécialité militante orientée vers la production de « médias alternatifs ». Je commence donc par une stratégie de présentation des données plutôt fondée sur la juxtaposition des cas. Cette stratégie permet de saisir les singularités de chaque contexte. Cependant, pour limiter l'effet « fausse comparaison », les chapitres sont structurés de manière identique, ce qui permet au lecteur de les comparer entre eux. D'autre part, l'introduction et la conclusion générales, ainsi que les introductions, transitions et conclusions de chapitre jouent un rôle de charnière permettant de souligner les points communs et les différences entre les cas.

Par exemple : les stratégies de communication des néozapatistes sont favorisées par 1/ l'effet de surprise créé par leur soulèvement de 1994 sur les autorités mexicaines et l'opinion publique ; 2/ la « certification » par les journalistes de leur leader le Sous-commandant Marcos qui favorise l'unité relative de la mobilisation ; 3/ un répertoire discursif original qui permet un jeu d'identification transnational autour du thème de la « solidarité globale » ; 4/ la mobilisation d'alliés influents et des divisions au sein des élites mexicaines. Dans le cas du mouvement anti-occupation,

au contraire, 1/ le déclenchement de la seconde Intifada est majoritairement interprété dans les médias d'information dominants comme un nouveau « cycle de violence » (cadre en concurrence avec les explications en termes d'occupation israélienne) ; 2/ le mouvement peine à se trouver un leader incarnant l'unité dans un contexte de discrédit de l'Autorité palestinienne dirigée par Yasser Arafat, et de tensions croissantes entre le Fatah et le Hamas ; 3/ les réseaux de solidarité internationale, qui se reforment en 2001, ont des difficultés à produire un discours intermédiaire entre celui de l'aide humanitaire, perçu comme dépolitisé, et celui de la lutte armée, perçu comme contre-productif ; 4/ les groupes d'intérêt pro-israéliens travaillent à consolider localement et à l'étranger une image positive de l'État d'Israël et une interprétation des violences palestiniennes en termes de « terrorisme ».

La partie suivante étudie les facteurs explicatifs de l'investissement des agents dans cette forme de militantisme, en étudiant successivement des facteurs externes aux organisations (la construction historique des normes d'expression publique dans les univers politiques et journalistiques locaux) et des facteurs internes (l'économie des organisations de médias alternatifs et les rétributions du militantisme de l'information). Un degré plus poussé d'incorporation de la comparaison est proposé, non plus au niveau des chapitres, mais au niveau des sections de chapitres. Le lecteur étant supposé plus familier des deux cas étudiés, à ce stade de la lecture, la comparaison peut se faire au niveau des paragraphes ou à l'intérieur d'une même phrase.

Encadré 3 : Intégration graduelle des cas dans le plan de thèse

PLAN 3 : INTÉGRATION GRADUELLE DES CAS		
Partie 1	Critère de comparaison 1	Transnationalisation du capital politique des réseaux militants
<i>Chap. 1</i>	<i>Cas 1</i>	<i>RNZ</i>
<i>Chap. 2</i>	<i>Cas 2</i>	<i>RAO</i>
Partie 2	Critère de comparaison 2	Division internationale du travail de médiatisation
<i>Chap. 3</i>	<i>Cas 1 puis 2</i>	<i>RNZ puis RAO</i>
<i>Chap. 4</i>	<i>Cas 1 puis 2</i>	<i>RNZ puis RAO</i>
Partie 3	Critère de comparaison 3	Institutionnalisation des médias des mouvements sociaux
<i>Chap. 5</i>	<i>Cas 1 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>
<i>Chap. 6</i>	<i>Cas 2 et 2</i>	<i>RNZ et RAO</i>

L'écriture en marge et en marche : l'importance des écrits intermédiaires

Au niveau le plus fin de l'écriture, la résolution des difficultés mentionnées consiste à distinguer trois modalités d'approches des réalités multidimensionnelles prises en considération, et de les faire alterner de paragraphe en paragraphe. Je suis la « double translation théorique » proposée par Bourdieu pour penser les relations dialectiques entre structures objectives et structures incorporées³⁹. Trois modes de connaissance principaux de la réalité sociale sont distingués. Le mode de connaissance « subjectiviste » se fonde sur les pratiques et les représentations que les agents se font de leur pratique. Je l'utilise dans mon enquête en rédigeant des synthèses d'entretien, ou de documents tirés de mon corpus. Le mode de connaissance « objectiviste » cherche à trouver les déterminants de l'action dans les structures sociales. Je l'utilise en effectuant par exemple des synthèses bibliographiques sur les contraintes politiques et journalistiques qui s'imposent aux militants de l'information. Le mode de connaissance « praxéologique » consiste à tenir ensemble la nécessité de se mettre « dans la tête de l'agent agissant » tout en montrant les effets des structures sociales intériorisées sur ses pratiques. Cette dernière approche permet d'expliquer les conditions sociales de performativité des idéologies dominées qui circulent dans les organes de « presse alternative ».

Sur un plan pratique, cette stratégie d'objectivation permet de désimbriquer les différents niveaux de la réalité sociale : on part des registres de justification des acteurs, pour mettre en perspective ces déclarations avec des données plus systématiques. On explique plus finement, ensuite, les modalités pratiques de genèse, de transformation ou de déclin des croyances dans la légitimité de la cause « pour une autre mondialisation » et de l'intérêt à s'investir dans un « militantisme de l'information ».

Il ne faudrait pas cependant surévaluer *a posteriori* la dimension « stratégique » de cet ordonnancement du travail d'écriture. L'autre vertu de l'approche praxéologique est précisément d'inclure la pratique même du sujet objectivant (le chercheur) dans le processus d'objectivation. D'expérience, l'écriture ne se résume pas à la grande « lutte finale » entre le chercheur et son objet, mais relève aussi d'un combat permanent, entre théorie et empirie, particulier et général, normatif et positif. Un retour réflexif sur l'écriture de la comparaison ne peut donc se cantonner à ce « moment de vérité » qui clôt un cycle de recherche, comme l'écriture d'une thèse⁴⁰. Il doit en définitive retracer *l'ensemble* du processus de recherche, depuis la

39. BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 221-376.

40. ZAKI L., « L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités », *Genèses*, vol. 4, n°65, 2006, p. 112-125.

rédaction des projets préliminaires jusqu'à la publication finale, en passant par tous les écrits intermédiaires, ayant contribué à la construction de la comparaison. Ces « notes écrites en marge et en marche »⁴¹ où se construit la comparaison, regroupent annotations de livres ou d'articles, notes de lectures, grilles d'entretien ou questionnaires, prise de notes pendant ou après l'enquête ethnographique, comptes rendus intermédiaires (communications en séminaire, colloque, conférence, rapports provisoires, etc.), plans de travail, résumés, brouillons, enseignements liés aux recherches en cours, etc.

Une autre phase d'écriture qui suit le travail de terrain, est l'exploitation des données, consistant à systématiser par écrit le matériau empirique. Pour ce faire, j'ai constitué, avec l'aide d'autres chercheurs spécialisés dans l'étude des médias des mouvements sociaux, une base de données en ligne. Elle a pour objectif de recenser la littérature scientifique et militante sur l'objet de recherche, et de faire apparaître grâce à l'artefact technique (les liens « html ») les relations entre organisations, acteurs individuels et chronologie des événements sur des terrains variés⁴². L'intérêt de ce langage informatique est qu'il épouse assez bien les formes de pensée « connexionnistes » et facilite l'étude des réseaux. Le problème est ensuite le passage de cette forme d'écriture circulaire ou réticulaire à l'écriture d'une thèse sous une forme linéaire. L'élaboration de cette base de données permet précisément d'organiser rationnellement, à partir de catégories simples (qui, quoi, quand, où), les données empiriques dont je dispose sur l'objet, facilitant ainsi la rédaction finale.

C'est à partir de ces documents préalables, et de la rédaction de communications et d'articles scientifiques intermédiaires, que je crée un troisième document destiné à la rédaction de la thèse proprement dite. À ce stade, le gros du travail consiste à utiliser ces écrits intermédiaires autour d'un même fil directeur, qui conduit à une réécriture d'ensemble de la comparaison. L'avantage d'un plan qui incorpore progressivement les cas est que l'on peut commencer par des écrits les traitant séparément. Une fois posés par écrit les outils théoriques et les données nécessaires à la démonstration, la comparaison peut se dérouler point par point : le plan a été pensé en amont pour révéler les principaux traits communs et différences.

Une des techniques les plus simples pour formaliser la comparaison de deux cas est de réaliser, au fur et à mesure de l'écriture des études monographiques, un tableau à double entrée qui recense pour les cas A et B les critères de comparaison X, Y, Z, afin de vérifier que l'on n'a oublié aucun aspect. Dans les parties suivantes, le principe s'inverse : on part non pas des cas, mais des critères de comparaison. En distinguant les parties qui tendent

41. J. Derrida cité dans BOURDIEU P., *op. cit.*, 2000, p. 222.

42. <http://amgp.skamp.eu.org>, consulté le 25/05/2012.

plus vers la monographie comparée de cas, où la comparaison s'écrit surtout en introduction et en conclusion, et celles qui sont structurées de l'intérieur par la comparaison, on se donne ainsi la liberté d'une certaine respiration entre théorie et empirie.

Conclusion

Cet article cherchait à mettre en évidence quelques-uns des enjeux et contraintes scientifiques liés à l'écriture d'une comparaison internationale en science politique. Le problème central posé initialement était de savoir si et comment « désimbriquer » les niveaux d'écriture, lorsqu'il s'agit de comparer des cas hétérogènes, sujets à polémiques et pour partie interdépendants. Les quelques réflexions présentées révèlent l'existence de logiques propres au travail scriptural dans la construction scientifique d'une comparaison internationale, et la profonde interdépendance des pratiques d'écriture avec les autres aspects du travail de comparaison.

Les discours de la méthode sociologique ne cessent de critiquer l'autonomisation des opérations de la recherche en sciences sociales⁴³, tout en continuant à les distinguer en pratique et à y réfléchir de façon indépendante. L'écriture ne fait pas exception à la règle : constater que cette dimension de la recherche est peu étudiée et proposer de combler ce vide est une entreprise nécessaire, mais la séparer des autres dimensions de la recherche apparaît comme risqué. L'écriture n'est pas qu'un moment de la recherche, situé entre la fin de « l'exploitation des données » et la « publication ». L'écriture est plus qu'une technique qui consisterait à puiser dans un réservoir de mots afin de rendre compte d'idées déjà là. L'importance des écrits intermédiaires est qu'ils constituent le lieu et le moment où sont formulés, en général en des termes trop généraux, ou normatifs, ou tout simplement maladroits, les critères de la comparaison.

S'il est vrai que l'écriture accompagne toutes les étapes de la comparaison, la comparaison accompagne elle-même toutes les étapes de l'écriture, contribuant à contrôler et dépasser les « troubles du langage sociologique ».

43. BOURDIEU P. et. al., *op. cit.*, 2005, p. 81-88.